

Le spectacle de l'écrivain

par Michel Melot

Conclusion des 9^{es} Rencontres des maisons d'écrivain & des patrimoines littéraires
Bourges, 19 novembre 2006

Nous avons assisté, pendant ces deux journées à ce que je serais tenté d'appeler le spectacle de l'écrivain. Non pas du spectacle inspiré de ses œuvres, celles dont il est l'auteur – nous en avons très peu parlé et ce serait l'objet d'autres rencontres – mais de celui dont il est acteur, volontaire ou involontaire. La maison d'écrivain peut être considérée comme le décor de ce spectacle, devant lequel il se livrerait à une véritable mise en scène de son écriture. Ce qui m'a frappé, c'est de voir à quel point l'écrivain est bon acteur, avec quelle foi il épouse son rôle, souvent même, il faut bien le dire, avec quelle complaisance il s'exhibe. Pour certains, on peut parler de cabotinage, et parfois des plus inattendus. On connaissait le goût pour la pose de Cocteau, de Gide, de Malraux, mais comment ne pas être séduits par les talents comédiens de Mauriac, de Céline et de Claudel ? Ces films, remarquablement choisis sans doute, nous ont démontré de façon évidente que l'écrivain, dans notre société, n'est pas qu'un écrivain. C'est un personnage. *Persona*, à Rome, désignait le masque de l'acteur, puis l'acteur lui-même. Un personnage, c'est-à-dire un modèle, un être mythique qui incarne une pensée, un style de vie, une conception du monde et du savoir. Il devient l'emblème d'un groupe.

La voix de l'écrivain

Ce qui apparaît aussi avec évidence devant l'image audiovisuelle de l'écrivain, c'est que ce pouvoir d'incarnation collective, il le doit à sa langue. Peu importe le physique, et même l'attitude : Cocteau est emprunté comme un élève appelé au tableau devant la caméra de « Lectures pour tous », et Claudel immobile, mais touchant de simplicité dans son fauteuil de patriarche. Mais il faut les entendre déguster leurs propres propos, choisir leurs mots pour ne sortir que des phrases bien polies, rouler leurs paroles dans leur bouche avec emphase et jubilation. Les moins suspects de cabotinage, Prévert, dans la franchise de son style « populo », Mauriac dans la bonne éducation de son style grand bourgeois, s'enchantent eux-mêmes. C'est avec raison qu'on a à plusieurs reprises rappelé l'importance des archives sonores, souvent occultées par celles du film et de la télévision. Jamais ne m'a paru plus juste la phrase de Gérard Blanchard : « l'important dans l'image, c'est le son ». Il faut les entendre aussi avec leurs accents savamment naturels, le parler paysan de Claudel, le parigot de Prévert et le bourguignon de Colette. On peut d'ailleurs se poser à ce sujet une question plus grave : la voix de l'écrivain, lorsqu'il lit lui-même ses textes, ou qu'il les improvise, a-t-elle cette valeur d'originalité qu'ont les œuvres graphiques, dont on exige qu'elles soient autographes pour garder leur valeur native ? Ceci expliquerait le plaisir qu'on a d'entendre lire eux-mêmes leurs textes, certains écrivains plutôt discrets, je pense à Julien Gracq ou à Nathalie Sarraute, qui n'ont pas dédaigné d'enregistrer certaines de leurs œuvres pour une édition en cassette. La valeur *originelle* que nous accordons à la voix de l'écrivain, ne serait-elle pas de même nature symbolique que celle que nous éprouvons pour sa maison ?

La photo de l'écrivain

Il en va de même de l'image de l'écrivain, de son portrait. Il existe à Paris, 8 rue Charlot, en plein Marais, une agence que beaucoup d'entre vous doivent connaître, l'agence Opale, qui ne diffuse que des photos d'écrivains. J'ai constaté, en consultant son site internet, qu'elle emploie plusieurs personnes et doit donc avoir une certaine activité et je me suis demandé s'il existait un autre métier qui dispose d'une agence de portraits aussi spécialisée ? Les sportifs sans doute, ont leur agence, mais de façon générique ; les hommes politiques bien sûr, mais mêlés à l'ensemble de la vie politique. Ni les médecins, ni les chefs d'entreprise, ni les musiciens ne me semblent avoir leur agence exclusive de portraits. Seuls les acteurs peuvent rivaliser, les vedettes de cinéma et aujourd'hui de télévision. Les écrivains seraient-ils des acteurs déguisés en écrivains, des acteurs qui jouent le rôle d'écrire ? J'ai relevé, dans la vitrine de l'agence Opale cette superbe citation de René Char : "Un poète doit laisser des traces de son passage, pas des preuves. Seules les traces font rêver".

Dans son livre *Vie et mort de l'image*, Régis Debray explique que la puissance de l'image tient d'abord dans son rapport à la mort, ou plus exactement, à la survie des morts. Ce n'est pas pour rien que seuls les Académiciens français (et non, que je sache, les membres des autres académies) ont droit à l'appellation d'Immortels. Les écrivains partagent donc ce privilège avec les dieux. On retrouve là la très vieille idée que l'écrivain est un prophète, un intercesseur en tous cas, entre le monde et ce que Malraux appelle le « surmonde ». D'où l'importance que prend l'image des écrivains, de même que l'enregistrement de leur voix, ou que la préservation de leur maison. L'*imago*, chez les Romains, d'où vient le mot image, était le masque funéraire, parfois le personnage entier représenté en cire, qui tenait lieu du vivant pendant toute la durée de décomposition de son cadavre. C'est à cette image fictive, qui faisait le lien entre le monde des vivants et celui des morts que l'on rendait hommage dans des banquets funéraires auxquels l'effigie funéraire devait participer.

Cette tradition de l'image funéraire subsiste dans les photos de famille, sur les tombes ou sur nos cheminées. Mais ce sont des images auxquelles on rend des honneurs privés. Le portrait de l'écrivain a droit à des honneurs publics. La visite de leur maison fait partie de ces pratiques rituelles, et l'on sait que 80% des maisons d'hommes célèbres visitées sont des maisons d'écrivain. Des écrivains morts, en général, quoique certains fidèles aient tendance à anticiper... Pas de culte sans image. Il serait intéressant de savoir où se situent les écrivains dans le palmarès de l'attribution des noms de rues : Victor Hugo l'emporte-t-il sur Gambetta ? Emile Zola sur Pasteur ? J'en doute, encore Victor Hugo est-il une exception, mais je pense que Clemenceau l'emporte sur Anatole France et les rues Rabelais, Racine ou Chateaubriand sont d'intérêt local. En revanche, les écrivains doivent briller davantage dans la statuaire (il serait aussi facile de s'en assurer) et l'on pourrait comparer la popularité des écrivains « à statue » à celle des écrivains « à maison ». Une récente étude sur la photographie soviétique a démontré que les photos d'écrivain étaient de loin les plus présentes dans la presse russe des années 1930, loin devant les sportifs, les savants, les acteurs et les explorateurs. Le culte de la personnalité n'est pas l'apanage des politiciens et l'image de Gorki était alors aussi cotée que celle de Staline.

Le film de l'écrivain

Ces journées nous ont montré que ce qui est vrai de la photo l'est aussi du cinéma. Les écrivains, nous pouvons maintenant en témoigner, crèvent l'écran. Là encore les statistiques nous manquent, mais il me semble que les films sur les écrivains l'emportent en quantité sur

les films sur les peintres, les architectes ou les musiciens, pourtant plus spectaculaires. Peut-on se contenter de dire que les écrivains ne sont si bons acteurs que parce qu'ils savent bien parler ? C'est en effet le cas général, mais notons que lorsqu'ils ne savent pas bien parler – souvenez-vous du succès des balbutiements de Patrick Modiano devant Bernard Pivot – leur parole incertaine n'a que plus de prix. Voyez la fascination qu'exercent les écrivains secrets ou peu diserts. L'exemple récent de Jonathan Littell le montre et rappelle ceux de Le Clézio, de Pascal Quignard ou de Julien Gracq. L'acte d'écrire s'opère plutôt dans la discrétion, la solitude. Pourquoi est-il si propice au spectacle ? La question se pose, maintenant et ici, de savoir si cette fascination de l'image, fût-elle imaginaire, de l'écrivain est de même nature, ou, du moins, a quelque rapport avec celle qu'exerce sur un large public, la visite de sa maison ? L'écrivain fait l'objet d'un tel culte parce son texte est celui d'un homme de parole. Il écrit, certes mais son domaine est la maîtrise du verbe et il s'inscrit par là dans la lignée de ceux qui procèdent du Verbe, lignée qui remonte jusqu'à Dieu soi-même, en dernière instance. Le texte écrit est la trace ultime de la langue et ce verbe a toujours besoin de s'incarner, de trouver un terrain où se poser et se déposer. Nous ne supportons pas que ce verbe précieux soit immatériel et s'envole sans retour : il doit – et c'est la condition juridique de l'œuvre de l'esprit – être *fixé*. D'où l'importance désormais parallèle de l'enregistrement de la voix, mais aussi, de manière collatérale, des lieux où l'écrivain a écrit et de la remarquable aptitude de l'écrivain à se laisser photographier et filmer, de son souci de figurer à l'écran, de l'intérêt et du plaisir que nous portons à l'y voir et à l'y entendre. La pellicule, la 4^e de couverture, ou désormais tout support tant soit peu stable, deviennent un autre lieu de fixation du culte de l'écrivain.

L'écriture et la révélation

Tous ces symptômes nous laissent penser que la source du prestige dont jouit l'écrivain est dans sa parole autant que dans son écriture. L'homme de lettres est par nécessité un homme audio-visuel. La littérature a d'abord été orale et l'écrit n'a fait que fixer la parole. Il lui a donné un terrain et, ce faisant, fabriqué un objet de culte : le livre, et un lieu de pèlerinage : sa maison. L'écrit est donc devenu un spectacle. A partir du moment où l'on a commencé à lire en silence – c'est-à-dire vers le VI^e siècle – l'écrit est passé dans les arts graphiques, sans pour autant cesser, avec le théâtre ou la poésie épique des aèdes, d'appartenir aux arts du spectacle. Le geste de l'écrivain, quel qu'il soit, à la plume d'oie, au stylo, à la machine à écrire ou au clavier d'ordinateur est une scène qu'on aime regarder. Il comporte aussi pour l'acteur lui-même, comme l'a bien raconté Roland Barthes, un plaisir physique de jouer avec la forme des mots. Tout cela constitue une sorte de liturgie littéraire.

Dans d'autres civilisations que la nôtre, la calligraphie est un art plastique auquel on voue un véritable culte dont on sait le rôle qu'il joue en Orient ou dans l'Islam, ou dans les monastères irlandais du haut moyen-âge, lorsque la parole sacrée se révèle, se fait apparition sous la main inspirée du scribe. Ainsi le moment où l'on voit l'écrivain en train d'écrire, de révéler sa pensée, comme une image sur un papier sensible qui la contiendrait virtuellement, la page est apparentée dans la littérature sacrée à un terrain fertile sur lequel les lettres germeraient. Pour les peuples sans écriture cette apparition est assimilée à une « jonglerie » – c'est-à-dire de la sorcellerie – comme disaient les Indiens devant l'écriture des missionnaires. De même, lorsque des rois africains comme Bukele chez les Vaï du Liberia ou N'Joya chez les Bamums du Cameroun, inventèrent une écriture pour transcrire leur langue, on les prit pour des sorciers capables de transporter la parole à distance, sans qu'on les entende, et eux-mêmes expliquèrent ce pouvoir par une inspiration divine.

L'écriture et la numérisation

La prolifération des ordinateurs nous précipite dans un monde d'écrans. Or, l'écran est fait pour l'image, autant que le livre est fait pour l'écriture linéaire que l'on poursuit de page en page. L'image s'est longtemps montrée indocile au livre. L'écriture aujourd'hui résiste à l'écran. Comment y résiste-t-elle ? En devenant une image, puisqu'elle est aussi déjà une forme graphique. La numérisation saisit le texte non comme un alphabet mais comme une image globale. Dans les premières années de la numérisation massive, après 1990, la question était de savoir si l'on devait numériser en « mode texte », c'est-à-dire en tenant compte du code de chaque caractère, ce qui impliquait de ressaisir le texte, caractère après caractère, ou en « mode image », c'est-à-dire globalement comme une photographie ou une photocopie. On gagne ainsi beaucoup de temps, mais on perd la possibilité de la recherche en texte intégral par repérage des chaînes de caractère. Ce « mode image » prévaut pourtant de plus en plus pour des raisons d'économie, et parce qu'il est assorti de l'opération de reconnaissance optique des caractères, qui reconstitue en quelque sorte les formes alphabétiques et permet de revenir à la valeur sémantique des signes, et non seulement à leur valeur formelle. Il se passe donc sous nos yeux quelque chose d'extravagant qui est de devoir oublier la valeur sémantique des chaînes de caractère, en les réduisant à leur apparence, pour ensuite les recomposer par une comparaison systématique avec leur modèle, opération contre nature, mais désormais facile. Il faut ce détour par l'image pour profiter des codes inventés justement pour se défaire de l'image ! L'écriture ainsi traitée comme une image, considérée dans sa seule valeur « optique », rentre dans les arts du visuel et retrouve sa part de spectacle.

Le théâtre de l'écriture

Ce n'est pas nouveau. Les calligraphies, les lettres ornées des manuscrits médiévaux, les vignettes romantiques puis les lettres fantaisistes des affiches publicitaires, et aujourd'hui les mises en pages échevelées de nos magazines bariolés, ont déjà fait de l'écriture un théâtre. L'industrialisation de l'imprimerie, au XIX^e siècle, s'est faite à partir de la lithographie, premier procédé de reproduction, depuis les livres xylographiques où lettres et images étaient gravées sur la même planche, à traiter lettres et images dans un même processus industriel. Les stéréotypes et les clichés réalisés au début du XIX^e siècle, ancêtres des « flans » de nos rotatives, participaient du même principe avant que la photographie ne vienne s'emparer de tout et donner naissance aux procédés modernes d'impression, textes et images, que la typographie de Gutenberg avait séparés, sont à nouveau confondus. Le scanner aujourd'hui a mis tout le monde d'accord. Le pixel ne fait aucune différence entre images et caractères. Mais n'oublions pas, lorsqu'on nous parle de ces merveilleuses bibliothèques numériques, où la littérature du monde entier sera présente sur nos écrans, que ce n'est pas aux livres qu'elles nous donneront accès, mais à l'image des livres, ce qui est très différent. Le livre, objet et support d'écriture, n'est pas numérisable.

Le texte sur écran sera de plus en plus un spectacle, comme le montrent les nouvelles formes de littérature interactive, générative, graphique qu'elle engendre déjà. Et l'acte d'écrire n'en perd pas pour autant sa magie. On conservera sans doute les vieux ordinateurs sur lesquels auront été tapés des textes devenus célèbres et que des livres bien solides auront su préserver. L'écrivain n'échappera pas à son culte. Même les plus secrets invitent au mystère. Si Régis Debray avait été ici comme il le souhaitait, il vous aurait peut-être dit sa surprise devant la modestie de la maison de Julien Gracq que certains d'entre vous connaissent aussi. Interrogé sur le phénomène des maisons d'écrivain, il semble être demeuré perplexe, à la fois étonné et amusé.

Et pourtant cette absence d'ostentation, de même que son refus de toute célébration, sont compris comme un message singulier, presque une pose aussi théâtrale de celles d'André Gide ou de Malraux. Pour être canonisé par le tribunal du Saint Siècle, il faut ne pas avoir fait l'objet d'un culte de son vivant. La maison, assez misérable, du docteur Destouches, à Meudon, dont la préservation comme lieu visitable, fait problème : doit-on rendre un culte au diable ? Céline en serait le premier surpris, et peut-être ravi. Le nomadisme de Jean Genêt et les chambres d'hôtel de Jean-Paul Sartre entrent naturellement dans la problématique des maisons d'écrivain, comme d'autres leurs ermitages ou leurs palais. Aussi longtemps que les écrivains seront considérés maîtres du Verbe, qu'ils incarneront des personnages en quelque sorte héroïques, et aussi longtemps que le texte sera une forme audio-visuelle d'apparition de la pensée, le spectacle de l'écrivain fera, qu'il le veuille ou non, partie de son œuvre.